

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N° 212

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Stephen SÉGUINOT

Né le 10 Mars 1904, à Doltot (Yonne)

Ancien externe des Hôpitaux de Paris

LA MYTHOMANIE DEVANT LA JUSTICE

(Affaire LA RONCIÈRE 1834-1835)

Président : M. BALTHAZARD, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

1929

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Stephen SÉGUINOT

Né le 10 Mars 1904, à Doltot (Yonne)
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

LA MYTHOMANIE
DEVANT LA JUSTICE

(Affaire LA RONCIÈRE 1834-1835)

Président : M. BALTHAZARD, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELA VIGNE

1929

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.	ROUVIERE
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNEO	ROGER
Physiologie	STROHL	DESGREZ
Physique médicale	LEMIERRE	BRUMPT
Chimie médicale	Marcel LABBE	N...
Bactériologie	LECENE	ROUSSY
Parasitologie et histoire naturelle médicale	CHAMPY	TIFFENEAU
Pathologie et thérapeutique générales	Maurice VILLARET	LOEPER
Pathologie médicale	TANON	BALTHAZARD
Pathologie chirurgicale	MENETRIER	RATHERY
Anatomie pathologique	CARNOT	BEZANÇON
Histologie	ACHARD	WIDAL
Pharmacologie et matière médicale	LEREBoullet	NOBECOURT
Hydrologie, thérapeutique et climatologie	H. CLAUDE	GOUGEROT
Thérapeutique	GUILLAIN	TEISSIER
Hygiène et médecine préventive	Léon BERNARD	DELbet
Médecine légale	HARTMANN	LEJARS
Histoire de la médecine et de la chirurgie	GOSSET	TERRIEN
Pathologie expérimentale et comparée	LEGUEU	COUVELAIRE
Clinique médicale	BRINDEAU	JEANNIN
Hygiène et clinique de la première enfance	J.-L. FAURE	OMBREDANNE
Clinique et maladie des enfants	VAQUEZ	SEBILEAU
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	Pierre DUVAL	SERGEANT
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	BRANCA	
Clinique des maladies du système nerveux		
Clinique des maladies infectieuses		
Clinique de la Tuberculose		
Clinique chirurgicale		
Clinique ophtalmologique		
Clinique urologique		
Clinique d'accouchements		
Clinique gynécologique		
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie		
Clinique thérapeutique médicale		
Clinique oto-rhino-laryngologique		
Clinique thérapeutique chirurgicale		
Clinique propédeutique		
Professeur sans chaire		



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . .	Pathologie médicale.
ALAJOUANINE	Neurologie et Psychiat.
AUBERTIN . .	Pathologie médicale.
BASSET . . .	Path. chirurgicale.
BAUDOUIN . .	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIERE	Chimie biologique.
BROCQ	Path. chirurgicale.
BRULE	Pathologie médicale.
CADENAT . . .	Path. chirurgicale.
CHABROL . . .	Pathologie médicale.
CHIRAY	Pathologie médicale.
CLERC	Pathologie médicale.
DEBRE	Hygiène.
DOGNON	Physique.
DONZELOT . . .	Pathologie médicale.
DUVOIR	Médecine légale.
ECALLE	Obstétrique.
FISSINGER . .	Pathologie médicale.
GARNIER	Pathologie expériment.
GATELLIER . .	Path. chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER .	Urologie.
HOVELACQUE .	Anatomie.

MM.

HUTINEL . . .	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBE (Henri)	Chimie biologique.
LARDENNOIS .	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE . . .	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique.
LEVY-SOLAL . .	Obstétrique.
LHERMITTE . .	Pathologie mentale.
LIAN	Pathologie médicale.
MATHIEU . . .	Pathologie chirurgicale.
MERCIER (FERNAND)	Pharmacologie.
METZGER . . .	Obstétrique.
MONDOR	Path. chirurgicale.
MOURE	Path. chirurgicale.
MULON	Histologie.
OBERLING . . .	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PHILIBERT . .	Bactériologie.
QUENU	Pathologie chirurgicale.
RICHEL Fils . .	Physiologie.
SEZARY	Dermatol. et syphilig.
VALLERY-RADOT	
(Pasteur) . . .	Pathologie médicale.
VAUDESCAL . .	Obstétrique.
VELTER	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.

III. AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

BUSQUET . . .	Pharmacologie.
GUENIOT . . .	Obstétrique.
LEQUEUX . . .	Obstétrique.

M.

NEVEU--LEMAIRE .	Parasitologie.
RETTNERER . . .	Histologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ALGLAVE . . .	Clinique chirurgicale.	LERI	Clinique médicale.
AUVRAY . . .	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT . . .	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU . . .	Clinique chirurgicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE . . .	Clinique médicale.	SCHWARTZ . . .	Clinique chirurgicale.
LE LORIER . . .	Clinique obstétricale.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Education physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique.
WEILL HALLE		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle entend ne leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

*En faible témoignage de
tous les sacrifices qu'ils ont
faits pour moi.*

A MA SŒUR

En vive affection.

A MA FAMILLE ET A MES AMIS

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BALTHAZARD

PROFESSEUR DE MEDECINE LÉGALE A LA FACULTÉ
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Hommage respectueux.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE DOCTEUR LEVY-VALENSI

MÉDECIN DES HOPITAUX DE PARIS

*Pendant les deux années
passées dans son service, il
nous a toujours donné les
preuves d'une vive sympathie,
il nous a inspiré le sujet de
cette thèse, nous a permis de
la mener à bien,
en hommage respectueux de
gratitude.*

— A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Externat :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE DELBET

MONSIEUR LE DOCTEUR PISSAVY

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT (*in memoriam*).

MONSIEUR LE PROFESSEUR H. VAQUEZ

MONSIEUR LE DOCTEUR LEVY-VALENSI

MONSIEUR LE DOCTEUR RAVAUT

MONSIEUR LE DOCTEUR V. CATHALA.

A MONSIEUR LE DOCTEUR BASCH

En vive gratitude.

A MONSIEUR LE DOCTEUR TZANCK

A MONSIEUR LE DOCTEUR THIEL

AVANT-PROPOS ET GÉNÉRALITÉS

Il n'est peut-être pas de constitution morbide plus intéressante à étudier du point de vue de ses conséquences sociales et judiciaires que la mythomanie. Celle-ci a fait, en 1834, dans la personne de Marie de Morell, une accusatrice des plus persuasives et elle aboutit à l'injuste condamnation du lieutenant de La Roncière. Ce fut sur les conseils de notre maître, M. le Docteur Lévy-Valensi, médecin des Hôpitaux de Paris, que nous entreprîmes d'étudier et de rechercher les points importants de cette affaire. La Roncière, qui passionna l'opinion publique de la Monarchie de Juillet et qui eut comme épilogue la condamnation d'un innocent.

Dans le premier chapitre, nous relaterons d'une façon succincte l'histoire de cette fameuse affaire de lettres anonymes et de pseudo-tentative de viol.

Dans le chapitre suivant, nous essaierons de préciser les caractères qui permettent malgré le recul du temps de poser le diagnostic de mythomanie maligne et vaniteuse chez Marie de Morell.

Le troisième chapitre sera consacré à une vue d'ensemble de la mythomanie.

Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre, nous montrerons le danger social qu'offrent les mythomanes et nous rappellerons la nécessité absolue pour les juges de connaître cette psychose et les conséquences qu'elle comporte.

CHAPITRE PREMIER

EXPOSÉ DE L'AFFAIRE LA RONCIÈRE

Le lundi 29 juin 1835 se tint à la Cour d'Assises de la Seine la première audience de ce fameux procès. L'intérêt en était intense : et cela pour de nombreuses raisons. Le principal accusé était en effet un jeune homme issu d'une noble famille, Emile de La Roncière Le Nourrit, lieutenant de lanciers, fils d'un lieutenant-général et neveu d'un pair de France. La victime était une jeune fille de seize ans, fille du général baron de Morell, commandant l'Ecole de Saumur. La presse d'alors avait fait de nombreux commentaires ; l'opinion publique surexcitée par les récits émouvants et romanesques de la jeune fille voyait en la personne de La Roncière non pas un accusé, mais déjà un coupable. L'état même de la jeune fille, surtout son état de santé, inspirait encore une immense compassion et ce fut la nuit que la jeune fille fut appelée à déposer. Enfin, le talent tant de fois affirmé des avocats de la partie civile — Odilon Barrot et l'éloquent Berryer — contribuaient encore à rehausser l'éclat de ce procès. Ce fut dans de telles conditions qu'il se déroula.

Avant d'étudier d'une façon précise la tendance morbide du caractère de Marie de Morell, il est nécessaire de rappeler les traits dominants de toute la trame qui aboutit au procès et à la condamnation de La Roncière. Ce fut à la suite d'une série de lettres anonymes — ou plutôt pseudonymes, comme nous le verrons — série qui dura pendant six mois, que s'émut l'entourage du général-baron. Le point le plus saillant de cette affaire fut cette fameuse tentative de viol, qui se déroula dans des conditions aussi dramatiques que peu vraisemblables.

Emile de La Roncière qui, en 1835, était âgé de 31 ans avait le grade de lieutenant de lanciers. Il fut détaché de son corps pour suivre en 1833 les cours de l'Ecole de cavalerie de Saumur dirigée par le général-baron de Morell. Il arrive à Saumur à la fin du mois de mars 1833, et dès son arrivée, il se fait remarquer par le désordre de ses mœurs et ses dettes : c'est à ce moment qu'il vit en hôtel garni avec une certaine Mélanie Lair qu'il a connue lorsqu'il était en garnison à Cambrai. Sur les instances de ses chefs, il cesse tout concubinage, mais bientôt après, il a deux aventures avec deux jeunes ouvrières, Adèle Boreau et Annette Rouault. Tous ces écarts de conduite jugés sévèrement à cette époque et dans une petite ville de province telle qu'était Saumur il y a un siècle font que systématiquement le jeune lieutenant est écarté de la vie mondaine de la ville; il n'est pas invité à l'hôtel du général durant toute l'année 1833. L'officier était par ailleurs un élégant jeune homme, de tournure svelte, habile cavalier, légèrement et ironiquement frondeur.

Au mois d'août 1834, la baronne de Morell et Mlle Marie de Morell âgée de seize ans viennent rejoindre à Saumur le général-baron de Morell. Elles sont accompagnées de deux domestiques, Samuel Gillieron et Julie Génier. Quelques jours après, arrivent le jeune Robert de Morell âgé de douze ans et la gouvernante des enfants, Miss Allen. L'arrivée de Madame de Morell et de sa fille font ouvrir aux officiers de la garnison les portes de l'hôtel du général. A ce moment d'ailleurs la conduite du lieutenant de La Roncière semble s'améliorer et il est, avec ses camarades, invité chez M. de Morell. C'est à partir de ce premier jour que datent tous les incidents qui aboutiront aux résultats les plus contradictoires.

A ce dîner de réception, où le hasard avait placé côte à côte La Roncière et Marie de Morell, la conversation est gaie et enjouée. A la fin du dîner, tous deux se retirent dans le salon, et c'est là que, selon Marie de Morell, La Roncière, prenant le portrait de Madame de Morell et le montrant à la jeune fille, prononce ces paroles invraisemblables dans la bouche d'un homme du monde qui venait pour la première fois en invité chez son supérieur : « Vous avez une mère charmante, mais vous êtes bien malheureuse de lui ressembler si peu ».

Après une série de lettres anonymes dont nous verrons plus loin quelques exemples, c'est dans la nuit du 23 au 24 septembre 1834 que devait se dérouler la scène du pseudo-attentat, tel que Marie de Morell en a fait à la justice le récit le plus détaillé.

Le dimanche 21 septembre, le général-baron donne en l'honneur du général de Préval en tournée d'inspection, une soirée musicale : La Roncière y paraît, mais bientôt il est congédié par le général qui l'invite à se retirer pour des motifs qu'il n'a pas à lui faire connaître. La Roncière prévenu par un de ses amis des soupçons qui pèsent sur lui et qui font de lui l'auteur des lettres anonymes, a l'intention de porter plainte en diffamation ; il ne le fait pas.

C'est dans la nuit du 23 au 24 septembre, que la tentative de viol se produit, selon les déclarations formelles de la jeune fille. Le général-baron et sa femme étaient allés au spectacle dans la soirée, accompagnant M. de Préval. Mademoiselle Morell était restée dans son appartement du deuxième étage avec Madame Bécœur, femme du chirurgien-major, sa fille et miss Allen. Après leur départ, la gouvernante passe dans les différentes pièces de l'appartement, ne constate rien d'anormal et se couche dans la pièce voisine de la chambre de la jeune fille. Dans la nuit, vers deux heures du matin (nous suivons ici le récit donné par Mlle de Morell à la justice), la jeune fille est tout à coup réveillée par le bruit d'un carreau que l'on brise. La fenêtre s'ouvre ; un homme entre dans la chambre. Il se dirige rapidement vers la porte qui sépare la chambre de Marie de celle de miss Allen et la ferme. Aussitôt, Mlle de Morell se lève, se place debout derrière une chaise, et à la clarté de la lune elle distingue le nocturne visiteur. C'est un homme de taille moyenne, vêtu d'une capote, coiffé d'un bonnet de police en drap rouge, qui lui paraît

bordé d'un galon d'argent, avec autour de la figure une cravate de soie noire qui lui passe sous le menton. Son regard est effrayant. L'agresseur se jette sur la jeune fille en lui disant : « Je viens me venger ». Mlle de Morell reconnaît son agresseur. C'est le lieutenant de La Roncière, comme elle l'a formellement dit lors de son interrogatoire. Il enlève brusquement la chaise; il saisit violemment la jeune fille par les épaules; il la terrasse; il la dépouille de sa camisole de nuit (qui d'ailleurs n'a jamais été retrouvée); il lui passe un mouchoir autour du cou; il le serre, mais pas assez cependant pour empêcher la jeune fille de pousser quelques gémissements. A ce moment, il lui passe une autre corde autour du corps; il se penche sur elle et il lui porte des coups violents sur la poitrine et sur les bras; il la mord au poignet droit. En s'exaspérant, il redouble sa violence. Il la frappe deux fois entre les jambes avec un instrument qu'elle ne voit pas, mais qu'elle suppose être un couteau; elle reçoit bientôt deux autres coups de couteau sur les cuisses. Miss Allen qui sommeille dans la pièce voisine n'entend d'abord rien de cette scène, mais elle est réveillée bientôt par les cris de douleur de la jeune fille. Elle frappe à la porte et la secoue pour l'ouvrir. L'agresseur dit : « En voilà assez pour elle », il dépose une lettre sur la cheminée, et s'enfuit par la fenêtre qu'il avait laissée ouverte. La gouvernante entre dans la chambre de la jeune fille; elle la trouve étendue sur le carreau, évanouie à moitié, un mouchoir peu serré autour du cou, une corde passée autour de son corps, des traces de sang à deux ou trois

endroits. Marie de Morell ne peut répondre tout de suite aux questions que lui pose Miss Allen. Puis, son émotion se dissipant peu à peu, elle lui raconte l'agression, lui en nomme l'auteur et la dissuade de prévenir ses parents qui apprendront seulement à six heures du matin le drame qui vient de se passer dans la maison. Pendant la courte absence de Miss Allen qui est descendue prévenir le général, Mlle de Morell se précipite à la fenêtre : elle voit le lieutenant sur le pont de la Loire qui regarde la fenêtre et qui rit. Le général et la baronne de Morell montent dans la chambre de leur fille, entendent son récit et malgré l'horreur de l'attentat, Madame de Morell veut le silence. La lettre sur la commode donne les motifs de l'agression; adressée à Madame de Morell, elle lui dit : « Vous seule saurez le véritable motif du crime que je vais commettre; c'est un bien grand crime que de souiller ce qu'il y a de plus pur au monde... Tout le monde à Paris saura la honte de votre fille. De Saumur, je pars et n'aurai pas la joie de vos douleurs ».

Tel est le romanesque récit que fit Marie de Morell avec d'ailleurs quelques variantes dans les détails. Nous aurons au chapitre suivant à montrer quel est dans ce récit la part de vérité qu'il convient de lui attribuer.

Mais, déjà bien avant le 24 septembre, de nombreuses lettres anonymes sont arrivées chez M. de Morell. Peu de jours après le dîner de réception, elles commencent à affluer. Elles sont déposées dans tous les coins, même les plus secrets de l'hôtel du général. Les pre-

mières lettres contiennent des déclarations amoureuses adressées à la générale; les autres, destinées à Marie, à Robert et à Miss Allen renferment les outrages les plus grossiers à l'égard de la jeune fille. L'une d'elles, surtout, adressée à Madame de Morell semble avouer l'amour de La Roncière :

« Je serai aujourd'hui toute la journée autour de votre maison. Si je vous vois sortir, permettez-moi de croire que vous acceptez l'hommage de l'amour respectueux de votre obéissant serviteur. E. de la R. » Le général ouvre la fenêtre à l'heure de la sortie de sa femme et aperçoit sur le pont de la Loire le lieutenant qui semble fuir. De plus en plus, les lettres se font pressantes; leur ton devient menaçant pour Mlle de Morell. L'une d'elles dit : « Plus tard, ma haine aura des résultats qui ôteront tout honneur à la vie de Marie. La mort resterait pour elle un grand bienfait, car sa vie sera toujours misérable et tourmentée. »

Dans la même époque, d'ailleurs, un officier de la garnison de Saumur, M. d'Estouilly qui avait eu avec le lieutenant des rapports plutôt froids, reçoit également des lettres outrageantes. Leur auteur semble croire que M. d'Estouilly aime Mlle de Morell d'un amour partagé et la quatrième lettre que reçoit d'Estouilly le 14 septembre 1834 s'exprime ainsi : « Il me faudra la mort pour assouvir ma vengeance; dans quelque temps, cette jeune fille ne sera qu'une pauvre créature dégradée. Je l'aime comme un fou, c'est-à-dire son argent et à ma manière. J'aurais voulu lui tourner la tête; son petit air dédaigneux m'a empêché de le lui

dire : aussi je me vengerai sur elle de son amour pour vous ».

Le 24 septembre, M. d'Estouilly reçoit une lettre de provocation signée Emile de La Ron... ; deux heures après, le duel a lieu. Malgré ses protestations d'innocence quant aux lettres anonymes et à la tentative de viol, La Roncière cependant, sur l'insistance de plusieurs de ses amis, écrit à d'Estouilly en s'accusant d'être l'auteur de tous les méfaits. Il le fait par peur de la justice qu'il sait partielle, par crainte de la décision des experts qu'il sait sujette à caution ; il veut éviter à sa famille le déshonneur d'aller en justice. « Je désavoue, écrit-il à d'Estouilly toutes les expressions que les lettres que vous avez reçues contiennent et en m'en avouant le malheureux auteur vous en offre mes excuses ».

Dans la nuit du jeudi 25 au vendredi 26 septembre, La Roncière part pour La Flèche.

Cependant, malgré le départ du lieutenant, les lettres anonymes continuent d'affluer à l'hôtel du général. Une lettre datée du mercredi 4 heures du matin, relate l'attentat du 24 d'une façon audacieuse. « J'avais soif de son sang et de son honneur ; j'ai eu tout... A Paris, vous verrez la honte de votre fille publiée. Ici, personne ne le sait. Je crains l'attachement et le respect de ces cochons de Saumurois et de mes camarades si infâmes pour moi ». Une autre à Mlle de Morell lui confie l'espoir qu'il a : « un lien affreux nous unira.. »

La correspondance anonyme cesse pour quelques jours ; le 12 octobre, elle reprend par une lettre adres-

sée à Madame de Morell dans laquelle l'auteur (signant E. R.) lui demande la main de sa fille. Le 21 octobre, Marie de Morell trouve dans son cabinet de toilette un billet roulé en boule; elle en ressent à sa lecture une vive émotion et la crise se prolonge pendant quelques jours. Puis nouvelles lettres parlant de vengeances prochaines et qui nécessitent le départ pour Paris du général. Une instruction est ouverte et le lieutenant est arrêté, dans la rue, le 28 octobre 1834.

La santé de Mlle de Morell est de plus en plus chancelante; elle part pour Falaise dans la famille de son père; elle quitte cette ville le 3 décembre pour Paris; elle perd plusieurs fois connaissance dans la voiture.

La correspondance anonyme, malgré l'incarcération de La Roncière, continue à arriver chez M. de Morell. Le 23 décembre, à Paris, Marie de Morell rentre à l'hôtel du général situé rue de Bellechasse; son bras droit pend hors de la voiture; elle croit sentir qu'on la saisit par le poignet. Elle crie et à ce moment elle trouve près d'elle un morceau de papier.

Telle est l'affaire La Roncière : elle a comme épilogue un procès retentissant qui passionne l'opinion publique, d'autant plus que l'acte d'accusation est publié quelques jours avant le début des débats. L'avocat de la défense, Me Chaix-d'Est-Ange, défend l'accusé avec une fougue et une éloquence toute particulières. Sa plaidoirie est un véritable chef-d'œuvre et il semble que l'avocat ait eu une sorte de prescience. Il se demande si Marie de Morell n'est pas une malade et en quels termes pathétiques il s'écrie : « N'était-ce

pas là, Messieurs, un des effets de cette maladie qui agite son moral et torture son corps?... Je me demande aussi, Messieurs, si Mlle de Morell ne s'est pas quelquefois sentie exalter par les symptômes précurseurs de cette maladie sans nom; ce somnambulisme, cette catalepsie, cette hystérie n'ont-elles pas fait travailler cette jeune tête? »

Malgré cette éloquente plaidoirie, dans laquelle on sent une sorte de divination pour ce qui devait s'appeler, un siècle plus tard, la mythomanie, La Roncière est condamné à dix ans de réclusion. Il se pourvoit en Cassation, mais son pourvoi est rejeté le 21 août 1835. Il est immédiatement dirigé vers la maison d'arrêt de Melun. En 1843, Louis-Philippe le gracie et ce n'est que le 6 mars 1849 qu'est signé l'acte de réhabilitation de La Roncière, et cela, fait curieux, sur l'instigation de Odilon Barrot, alors ministre de la Justice et qui avait été avocat de la partie civile lors du procès de 1835.

A partir de 1849, La Roncière est comblé d'honneurs. En 1853, il est nommé inspecteur de la colonisation en Algérie; en 1859, chef des services coloniaux à Chandernagor, puis en 1860, il passe à Saint-Pierre et Miquelon.

L'année 1863 le trouve commandant des établissements français de Tahiti et commissaire du gouvernement impérial aux Iles de la Société. C'est là que, redevenu joueur et libertin, il est accusé de malversations.

Quant à Marie de Morell, elle épouse M. d'Eyragues, chef de cabinet de Soult, et ministre plénipotentiaire. Elle vit peu en France et mène une brillante existence dans les cours étrangères.

Telle est succinctement reproduite toute cette affaire dont nous aurons dans le chapitre suivant à préciser certains détails qui nous permettront d'étudier les traits les plus nets du caractère de Marie de Morell, partant, de poser un diagnostic psychopathologique.

CHAPITRE II

ETUDE PSYCHIATRIQUE DE MARIE DE MORELL

Afin de pouvoir étudier d'une façon précise la constitution morbide de Marie de Morell et d'en déterminer le caractère exact, il convient d'analyser minutieusement les faits et d'essayer d'en extraire les caractères qui permettront d'orienter le diagnostic psychiatrique.

Dans tout ce complexe, deux points sont à envisager. C'est, d'une part, toute la série des lettres anonymes et d'autres part le récit de la tentative de viol.

S'agit-il d'ailleurs vraiment ici de lettres anonymes ? Pas à proprement parler, au sens étymologique du mot « anonyme ». La caractéristique même de la lettre anonyme est de n'être pas revêtue de signature. Or, dans le cas présent, presque toutes les lettres adressées à M. de Morell, à sa femme, à sa fille, ainsi qu'à M. d'Estouilly, contenaient une signature en abrégé, variable d'ailleurs, tantôt E. R., tantôt E. de la R., mais toujours — fait important — avec quelques lettres pouvant à première vue servir d'indice ferme pour en découvrir l'auteur.

En parcourant l'ensemble des lettres anonymes que la justice attribua à La Roncière, on est d'ailleurs frappé par le grand nombre des contradictions qu'elles contiennent.

Leur fréquence — sans être en soi une contradiction — constitue déjà un point faible. Mais surtout le moment de leur apparition se fait souvent dans des conditions assez invraisemblables. Un jour, Marie de Morell est dans la chambre de son jeune frère Robert, qui est occupé à écrire un devoir d'écolier. Le jeune garçon descend quelques instants et quelle n'est pas sa stupéfaction, à son retour, de découvrir à l'intérieur de son cahier une lettre, dont l'origine est des plus mystérieuses. Les invraisemblances et les contradictions sont multiples et il est vraiment inconcevable que des juges se soient laissé entraîner dans cette affaire à supposer La Roncière l'auteur des lettres. N'est-il pas un argument de valeur, le fait que même avant les relations de La Roncière avec la famille de Morell, déjà quelques lettres anonymes étaient arrivées à l'hôtel du général ?

De plus — indice d'une certaine indigence mentale dont nous retrouverons ailleurs d'autres signes — le papier sur lequel étaient écrites les lettres anonymes attribuées à La Roncière était justement le même dont usait Marie de Morell. Autre invraisemblance : après l'arrestation du lieutenant, la correspondance anonyme, loin de cesser, s'intensifie. Il semble prendre un malin plaisir à s'auto-accuser et ses lettres, quoique datées et supposées envoyées de Paris, n'en portent pas moins le timbre de Saumur.

Ces contradictions matérielles s'accompagnent d'ailleurs d'invéraisemblances trop grossières pour n'être point voulues; en lisant certaines lettres, on est vraiment frappé par la violence du style qui parfois même devient ordurier. L'une d'elles ne se termine-t-elle pas par le mot que l'Académie a récemment rejeté comme exclamation ? Dans ce caractère, les juges de la cour de Paris ont vu un argument pour accuser et condamner La Roncière. Comment pouvait-on accuser, en effet, une jeune fille de seize ans, élevée dans une famille aussi austère que l'était la sienne, avec des principes religieux scrupuleusement observés, d'avoir écrit de telles insanités ? Il n'a pas paru douteux aux magistrats que l'auteur des lettres ne pouvait être que ce jeune lieutenant libertin et aimant le plaisir. Malgré le rapport formel des experts en écriture qui conclurent à la non-culpabilité de La Roncière, toutes les lettres anonymes lui furent attribuées. Nous verrons plus loin en quoi tous les caractères que nous avons étudiés à propos d'elles sont un appoint de plus au diagnostic psychiatrique.

Le second point à étudier — le plus important d'ailleurs parce que le plus grave — est la tentative de viol.

Le récit, tel que l'a fait Marie de Morell devant la Justice, a des caractères tout à fait nets. La mise en scène est dramatique : il s'agit, en effet, d'un attentat que la jeune fille a voulu rendre odieux et douloureux; son apparence est des plus sincères. Même quand M. Ferey, le président de la Cour, demande d'une façon formelle à Marie de Morell si elle est absolument cer-

taine de ce qu'elle affirme, même quand il lui fait entrevoir l'immense conséquence de ses déclarations, la jeune fille d'une voix assurée répond par l'affirmative : elle déclare formellement que La Roncière a fait sur elle une tentative de viol.

Tout d'ailleurs semble vraisemblable dans le récit de Marie de Morell; mais cependant, en y regardant de plus près, n'y trouve-t-on pas quelques invraisemblances très marquantes qui auraient dû éclairer les juges d'autant mieux que la célèbre plaidoirie de Me Chaix d'Estance les avait mises en relief ? Toute la scène horrible que Marie de Morell relate avec une précision extraordinaire et qui se serait déroulée dans la nuit du 23 au 24 septembre 1834, toute cette scène s'est produite sans éveiller la gouvernante de la jeune fille qui dormait dans la pièce voisine. La Roncière aurait eu le temps de casser un carreau, de soutenir une lutte acharnée, de blesser la jeune fille, de se retirer enfin, sans éveiller Miss Allen. N'y a-t-il pas là une étrangeté ?

Une fois l'attentat constaté par Miss Allen, n'eût-il pas été normal que les parents de la jeune fille fussent aussitôt avertis ? Il n'en a rien été. Et la lettre anonyme que l'agresseur aurait déposée sur la cheminée avant de s'enfuir ? Autre invraisemblance. Et ce fait : La Roncière, présumé l'agresseur, porte la prudence jusqu'à se voiler le visage avec de la soie noire et ne trouve rien de plus ingénieux que d'envoyer des lettres détaillées sur le crime qu'il a commis !...

Continuons à noter les invraisemblances si nombreuses

qu'elles auraient dû éclairer les juges au lieu de constituer un appoint pour condamner l'officier.

Malgré cet attentat, Marie de Morell n'est vue par aucun médecin et ce n'est que le 31 décembre 1834 qu'elle est examinée. A ce moment, le docteur Lherminier constate que l'attentat n'a pas été commis. Il note « l'existence d'une cicatrice des blessures aussi bien que celle de la tentative de viol ». Marie de Morel déclare de plus que les traces de coups sur les bras et la poitrine étaient visibles et douloureuses encore au bout de quinze jours. Les deux coups de couteau lui causèrent deux blessures dont l'une ne fut guérie qu'au bout d'un mois.

Quant à Mme Dutrobert, sage-femme, elle constate sur la face interne des cuisses « la présence d'une cicatrice de trois lignes de longueur et d'une ligne de largeur, et que cette cicatrice ne pouvait être que le résultat d'une blessure faite avec un instrument piquant et tranchant ».

Telles sont les conclusions de l'examen médical, fait seulement trois mois après la tentative de viol. Doit-on y voir autre chose que les caractères extérieurs d'une véritable auto-mutilation ?

Enfin, dernière invraisemblance : Marie de Morell, quelques jours après l'attentat, assiste à un bal. Elle est gaie, enjouée pendant les préparatifs ; elle assiste au bal et se retire seulement à onze heures. Fait extraordinaire : personne ne remarque les traces qu'auraient dû lui laisser sur les bras, les coups portés par l'agresseur.

Après avoir noté les invraisemblances du récit, examinons maintenant ses caractères. C'est avec une étonnante minutie que la jeune fille relate la tentative dont elle aurait été victime. Elle dit l'heure exacte de l'arrivée de l'agresseur, la manière dont celui-ci l'a assaillie, les gestes qu'il a accomplis, les paroles qu'il a prononcées. Elle décrit son visage, l'aspect effrayant de son regard; elle va même jusqu'à noter la couleur de son vêtement, la présence du galon d'argent qui entourait son bonnet de police. Son récit est amplement détaillé; il est de plus descriptif, à l'excès même; il est dramatique et entouré d'un certain degré de mystère. Enfin, autre caractère, tout ce récit, si détaillé si précis, si descriptif, est presque invariable dans ses termes.

Presque toujours, Marie de Morell a eu le souci des moindres détails incessamment renouvelés et ce n'est qu'à grand'peine que l'on peut retrouver quelques variantes. Cependant, il en existe. A son père, Marie de Morell raconte qu'un homme est venu dans sa chambre, la figure barbouillée de noir; à miss Allen, elle dit que cet homme a un morceau d'étoffe autour de la figure, à M. Bécœur, elle le représente sous l'aspect d'un homme complètement masqué. Elle avoue à son père que l'obscurité l'a empêchée de reconnaître son agresseur, alors qu'à sa mère et devant la Cour elle nomme formellement La Roncière comme étant coupable.

Enfin, au terme même de l'analyse des faits, serait-il inutile de signaler cette étrange affirmation de Marie

de Morell : elle a vu le matin même de l'attentat le lieutenant se promener sur le pont de la Loire et regarder en riant la fenêtre de la chambre...

Telle est donc l'analyse succincte des faits qui auraient dû faire soupçonner aux juges et aux jurés la possibilité d'une altération de la vérité, d'une tendance morbide, chez Marie de Morell, à la fabulation, à la simulation et au mensonge, à ce que Dupré appelait la mythomanie, terme actuellement consacré.

D'autres points, plus strictement médicaux auraient dû affirmer le diagnostic. L'auteur de l'hétéro-accusation portée sur La Roncière était, en effet, une femme, une jeune fille de seize ans. Son enfance, sur laquelle nous n'avons pu recueillir que peu de détails, semble avoir été celle d'une fillette bizarre et fantasque. Son esprit est malicieux, d'une espièglerie manifeste, et surtout on a remarqué chez elle une tendance nette à la mystification.

Si l'on consulte les rapports des médecins qui ont été chargés d'examiner Marie de Morell, qu'y trouve-t-on ?

On y apprend que, à ce moment, la jeune fille est en proie à « des attaques nerveuses qui durent dix-huit heures sur vingt-quatre. Cet état semble provenir d'une cause morale très intense et se composer à la fois de somnambulisme, de catalepsie et d'extase ».

Le docteur Bailly s'exprime ainsi : « Depuis trois jours, et à différentes reprises, j'ai trouvé Mlle de Morell atteinte d'affections nerveuses qui se répètent plusieurs fois par jour et à heures régulières ; la plus intense

commence à quatre heures du matin et dure quatorze heures, jusqu'à six heures du soir. A ce moment, elle reprend toute l'intégralité de ses fonctions. A huit heures, un nouvel accès dure jusqu'à dix heures un quart. A onze heures, troisième accès jusqu'à minuit. De minuit à quatre heures, bon état de santé, sauf de deux heures moins un quart à deux heures ».

Le 21 décembre 1834, le docteur Récamier constate chez Marie de Morell « des mouvements spasmodiques très prononcés. J'ai trouvé, écrit-il, dans les souffrances qu'elle éprouvait, le caractère d'une affection cataleptique. La violence de ces accès céda à des bains chauds ».

Enfin, le Docteur d'Ollivier (d'Angers) se rend au domicile de la jeune fille inopinément. Il la trouve plusieurs fois en proie à un grand malaise; elle tourne sa tête à droite et à gauche. Elle éprouve « une grande inquiétude dans tous les membres ». Sa figure est agitée de mouvements convulsifs, toujours semblables dans les différents accès. Ses membres sont fléchis et convulsés. La malade présente une insensibilité complète à la lumière et au tact.

Malgré le recul du temps, en présence de telles scènes dramatiques, un seul diagnostic rétrospectif s'impose : celui d'accidents pithiatiques. Ce sont bien là en effet le caractère de brusquerie, les attitudes bizarres de clownisme, telles qu'on les voyait jadis et qui ne répondaient à rien au point de vue anatomique.

En présence d'un tel syndrome physique, en présence également de lettres anonymes, du récit de la tentative de viol dont nous avons chemin faisant montré tous les

détails intéressants, un seul diagnostic psychiatrique devait être posé : c'est celui de Mythomanie maligne.

Marie de Morell en présentait en effet les symptômes caractéristiques. L'altération de la vérité était manifeste chez elle. Toute cette série de lettres anonymes ou plutôt pseudonymes qu'elle avait forgées pour accuser et condamner La Roncière le montre clairement. La simulation existait également chez elle au plus haut degré et cette histoire de tentative de viol en est le plus saisissant et le plus dramatique épisode. Tout n'est que récit mensonger. La fabulation, enfin, était un autre caractère de son habitus psychopathologique. En dehors même de l'affaire dont nous nous occupons, Marie de Morell, en avait déjà auparavant donné un exemple. Un certain jour, M. Bryère, sous-intendant militaire à Saumur, passait vers onze heures du soir le long de la Loire. Madame de Morell le voit, lui fait signe d'entrer chez elle et lui raconte le fait suivant : quelques heures auparavant elle faisait de la musique et elle vit sous sa fenêtre un homme enveloppé d'un grand manteau qui lui adressait quelques signes d'admiration. Marie de Morell qui était avec sa mère dans le salon voit cet inconnu. Elle remonte bientôt dans sa chambre puis redescend en disant qu'elle venait d'apercevoir cet homme quitter son manteau, se jeter dans la rivière d'où il aurait été retiré par des bateliers. L'inconnu avait d'ailleurs eu le temps d'envoyer une lettre anonyme à Mme de Morell pour lui avouer que c'était pour elle qu'il avait résolu se noyer. Or, malgré les recherches les plus prolongées faites par M.

Bryère, personne n'avait vu d'homme se jetant à l'eau; personne non plus n'avait retiré de cadavre de la Loire. Tel est entre tous un des exemples les plus typiques de la fabulation de Marie de Morell. Altération de la vérité, simulation, fabulation, goût et amour du merveilleux, coexistence de troubles très vraisemblablement pithiatiques, rien ne manque pour affirmer chez Marie de Morell le diagnostic de Mythomanie à tendance maligne.

Une remarque d'ailleurs curieuse est ce que l'on pourrait appeler : « la périodicité des paroxysmes mythomaniaques de la jeune fille ». Il est intéressant de remarquer en effet que les traits les plus saillants de cette affaire surviennent à des intervalles presque réguliers de un mois environ. C'est ainsi, par exemple, que le 20 août 1834, Marie de Morell invente l'histoire du noyé.

Le 24 septembre, elle simule la tentative de viol.

Le 21 octobre, elle est en proie à une violente « crise nerveuse » qui dure trois jours.

Le 28 novembre, M. d'Estouilly reçoit une lettre datée de Paris, timbrée de Saumur, signée E. de La Roncière, dans laquelle l'auteur lui demande de brûler toutes les lettres qu'il a reçues.

Le 24 décembre, nouvelle pseudo-tentative de blessures sur sa personne, dans la calèche de son père.

Il serait évidemment bien difficile de poser des conclusions fermes à ce sujet; mais ne pourrait-on pas supposer cependant que ces paroxysmes dans le caractère mythomane de Marie de Morell correspondent aux périodes menstruelles? Il y aurait là une excita-

tion passagère qui expliquerait le retour régulier des actes ou des écrits les plus typiques. Il resterait maintenant, une fois le diagnostic psychopathologique posé, à essayer d'en dépister les causes.

La vanité en est certainement une. C'était sans doute pour Marie de Morell un besoin irrésistible de paraître intéressante, de forcer l'attention de son entourage et du monde et nous retrouvons là ce goût du merveilleux et du romanesque qui était en elle. C'est ainsi qu'elle est apparue, pour déposer en justice, vers minuit, habillée de noir, soutenue par une parente âgée. Mais c'est certainement la malignité qui est la cause la plus agissante, malignité instinctive, constitutionnelle qui l'a poussée jusqu'à l'hétéro-accusation dans le but unique de perdre un innocent. Par ce caractère de malignité, cette affaire se rapproche de l'affaire récente de Laval et de même, Marie de Morell n'est pas très éloignée de l'héroïne de la pièce de Bernstein : « Le Secret ».

Enfin à côté de ces deux causes, les plus fréquentes d'ailleurs de la Mythomanie maligne, il faut citer la sexualité, et pour cette raison, le viol a été pour Marie de Morell, l'objectivation la plus frappante de sa constitution morbide. C'est qu'en effet le viol, par son caractère particulièrement odieux, pousse à une plus grande compassion, partant à une plus grande réclame. Enfin, l'analyse des faits qui nous a permis de relever autant d'invraisemblance et de contradictions dans les récits et les actes de Marie de Morell, ne dénoterait-elle pas chez elle un certain degré d'infantilisme psychique?

Au terme même de cette étude psychopathologique, il convient de rappeler que les caractères que nous avons rencontrés chez Marie de Morell : altération de la vérité, simulation, fabulation, hétéro-accusation calomnieuse, sont les symptômes les plus nets de la Mythomanie maligne et vaniteuse.

CHAPITRE III

ÉTUDE GÉNÉRALE DE LA MYTHOMANIE

Marie de Morell était donc une mythomane. Nous avons vu dans le précédent chapitre tous les caractères qui nous ont permis de porter chez elle un tel diagnostic : toute cette série de lettres anonymes, son récit de tentative de viol dont elle a voulu faire La Roncière l'auteur, la coexistence chez elle d'accidents pithiatiques nets, tout s'assemble pour affirmer le diagnostic psychiatrique.

Qu'est-ce donc que la mythomanie ? Il n'est pas de définition plus complète, plus précise et plus juste que celle qu'en a donnée Dupré, qui l'a si bien mise en valeur : « La mythomanie, écrit Dupré dans son livre de *la Pathologie de l'Imagination et de l'émotivité*, c'est la tendance pathologique plus ou moins volontaire et consciente au mensonge et à la création de fables imaginaires. »

Dans les quelques pages qui suivront, nous aurons d'ailleurs presque uniquement pour guide, Dupré qui a fait de la mythomanie une étude des plus approfondies. D'après la définition même, il faut donc écarter

du domaine de la mythomanie les faits d'altération volontaire de la vérité : ceux-ci rentrent en effet dans le domaine du mensonge, et n'ont rien à voir avec la tendance morbide et constitutionnelle que nous étudions ici.

Les mythomanes, ce sont des sujets enclins d'une façon pathologique à imaginer des fables plus ou moins vraisemblables, à organiser des fictions plus ou moins prolongées, à tromper leur entourage, à avoir une tendance à la fabulation, à la simulation, au romanesque. Cette mythomanie se voit à tout âge, chez l'enfant comme chez l'adulte avec des caractères et des variantes propres à chaque âge de la vie.

L'enfant est un mythomane physiologique et nous verrons que sa mythomanie ne devient pathologique que lorsqu'elle prend certaine allure.

L'enfant est craintif, parce qu'il y a chez lui un immense souci de vivre, il est curieux parce que tout autour de lui l'étonne et l'émeut, il est imaginatif, par inexpérience. Ces différents traits de son caractère commandent sa mythomanie. Son imagination créatrice se donne libre cours. Aucune règle, aucune inhibition ne vient à aucun moment entraver la fantaisie de son esprit neuf. Son manque de jugement, son inexpérience font de lui un mythomane physiologique. Cette mythomanie naturelle va en s'accroissant dans les premières années de l'enfance, puis tend à disparaître avec le développement des qualités intellectuelles. Persistant, elle deviendra la mythomanie pathologique de l'adulte.

C'est chez l'enfant que l'on peut donc étudier la mythomanie dans sa forme la plus pure. Quels en sont les caractères?

L'altération de la vérité en est un symptôme constant et majeur. C'est une règle constante que l'enfant mythomane déforme la vérité, les faits et les conversations. Toujours il s'agit d'une altération dans le sens de l'amplification; il est rarissime que l'enfant amoindrisse ce qu'il a vu, fait ou entendu. Cette altération de la vérité a pour cause une complète inexpérience psychique et sensitive, une imagination créatrice très développée et enfin une suggestion étrangère qui contribue à l'exagération de sa tendance. Cette altération de la vérité entraîne implicitement le mensonge qui, lui, en est la négation volontaire et consciente. Les causes en sont le plus souvent banales et futiles : la crainte d'une punition, l'appétition d'un plaisir convoité, en voilà les motifs le plus souvent rencontrés.

Altération de la vérité et mensonge s'accompagnent toujours de deux autres caractères : la simulation et surtout la fabulation.

La fabulation mythomaniacale est un caractère extrêmement curieux. C'est elle qui produit cette invention spontanée de récits d'aventures, plus ou moins romanesques ayant toujours un grand aspect de vraisemblance. Ce sont ces romans dont les enfants se flattent d'être les héros; ils diffèrent dans leur composition avec l'état physiologique de leur auteur : les petites filles, plus sensibles et plus imaginatives que les garçons ont une plus grande facilité à les composer.

Telle est rapidement esquissée la mythomanie de l'enfant. Insistons sur ce fait que la mythomanie est physiologique, normale chez le jeune enfant. Elle ne devient pathologique que lorsqu'elle prend certains autres caractères.

L'exagération et la persistance de l'activité mythique sont déjà un caractère pathologique. Mais ce qui donne à la mythomanie infantile son caractère morbide, c'est l'association à la mythomanie de tares diverses, intellectuelles, morales et affectives, qui dirigent dans tel ou tel sens la mythomanie instinctive. La mythomanie pathologique est chez l'enfant, et nous verrons qu'il en est de même chez l'adulte, mise au service de tendances vicieuses qui lui confèrent une gravité sociale extrêmement importante et qui lui donnent un très grand intérêt médico-légal.

Les enfants, mythomanes pathologiques, sont pour la plupart des débiles intellectuels qui présentent des lacunes et des défaillances de jugement. Leur tendance morbide leur fait échafauder des romans plus ou moins bizarres, le plus souvent très complexes, et il est curieux de remarquer le contraste qui existe entre la débilité foncière de leur esprit et l'apparente vraisemblance de leurs récits et de leurs actes. Mais toujours les romans mythomaniacques pèchent par quelque endroit, le plus souvent d'une façon grossièrement évidente et c'est par là que l'on retrouve la marque de leur esprit débile. Toujours une critique un peu serrée et attentive fait écrouler le récit des mythomanes.

Pour ce qui est des tendances vicieuses qui président

au développement de la mythomanie, ce sont les mêmes chez l'enfant et chez l'adulte et nous les étudierons à propos de la mythomanie de l'adulte.

Chez celui-ci, la mythomanie est le résultat de la persistance de l'activité mythique de l'enfant. C'est selon l'expression de Dupré « un mode d'infantilisme psychique ».

Les mythomanes adultes sont des sujets jeunes, à la période de la puberté; ce sont pour la plupart des femmes et chez ces malades on retrouve souvent une hérédité similaire.

Les symptômes sont les mêmes que chez l'enfant.

L'altération de la vérité est également constante; il ne s'agit plus exclusivement d'exagération des faits réels, mais également d'atténuation; toujours, en somme, la vérité est altérée; les faits réels sont déformés. Ce caractère explique les variations fréquentes et les contradictions flagrantes que l'on peut mettre en évidence dans les récits successifs que fait le mythomane à la même personne à quelques jours d'intervalle ou à plusieurs personnes. Ces variations sont inconscientes, involontaires, spontanées, non intéressées.

La simulation, autre caractère, s'accompagne toujours du caractère le plus important de la mythomane, c'est-à-dire la fabulation.

Il s'agit, le plus souvent, de romans, de récits qui ont une apparence de logique, de vraisemblance très prononcée. Ce sont des fables qui peuvent être dangereuses par leur durée, par leur systématisation, par leurs caractères spéciaux dus à ce fait qu'elles se déve-

loppent toujours sur un fonds de vanité, de malignité, de perversité. Ces fables sont engendrées par les mobiles les plus futiles, souvent vraisemblables et on est frappé du contraste qui existe entre le peu d'importance du fait initial et l'immense action qui se déroule.

Nous en arrivons, maintenant, à l'étude des causes les plus fréquentes de la mythomanie. Il y en a deux principales qui sont : la vanité et la malignité.

Il ne saurait être question d'ailleurs d'établir des formes cliniques distinctes dans la mythomanie. Bien souvent, il y a une association de tendances vicieuses qui donnent à la mythomanie de l'adulte son extrême complexité. Mais schématiquement, ce sont la vanité et la malignité qui sont les deux facteurs de la mythomanie.

La mythomanie vaniteuse est la forme la plus fréquente, sinon la plus dangereuse. Le type en est la hâblerie fantastique, qui fait construire des aventures fantastiques, invraisemblables, où le sujet a joué un rôle primordial. On retrouve ici l'impérissable Tartarin que Daudet a si bien brossé, on retrouve également Dorante, le personnage du *Menleur* de Corneille. Ce sont des malades qui ont le délire des inventions, qui font des projets irréalisables, dans le seul but d'attirer sur eux l'attention. Poussée à un degré de plus, cette mythomanie vaniteuse provoque de véritables automutilations, dans le but intime de se donner en spectacle. Plus souvent, elle se manifeste par la mise en œuvre de faux attentats, avec simulation de lésions extérieures.

La mythomanie maligne, elle, se rencontre surtout chez la femme. Elle s'accompagne d'un véritable instinct de destruction.

Dans sa forme la plus bénigne, la forme malicieuse, on range les mystificateurs qui gardent l'anonymat pour jouir en secret des fabulations, des machinations qu'ils ont dirigées contre autrui. Cette forme s'apparente de près à la mythomanie vaniteuse.

Beaucoup plus grave, est la véritable mythomanie maligne. Toutes les variétés peuvent se rencontrer. Il existe une gradation ascendante depuis la petite malignité jusqu'à la mise en œuvre des procédés les plus invraisemblables destinés à perdre l'objet de leurs machinations. Combien variés apparaissent les moyens employés par les mythomanes malins. Ils mettent tout en œuvre pour satisfaire leur instinct de destruction : récits mensongers, lettres anonymes, organisation de scènes.

La lettre anonyme est un de leurs procédés les plus habituels. Elle est la marque d'une tendance purement maligne; l'absence de toute signature écarte en effet tout caractère vaniteux. Elle renferme le plus souvent des dénonciations formelles; son mobile incitateur est des plus bas : on y retrouve la haine, la jalousie, le désir de vengeance.

Enfin, la variété la plus curieuse et la plus grave de conséquences de mythomanie maligne, c'est l'hétéro-accusation calomnieuse dont nous avons dans les chapitres précédents étudié un célèbre exemple. Il s'agit presque toujours, dans ce cas, d'une femme et d'une

accusation génitale. Ce sont des jeunes femmes qui simulent, le plus souvent, une tentative de viol. Elles imaginent une mise en scène des plus dramatiques : le désordre des vêtements et des meubles, le bris de carreaux, les traces de lutte, rien ne manque pour étayer une accusation, pour ouvrir une enquête et c'est au moment de l'instruction qu'apparaissent les symptômes les plus nets de l'accusation mythomaniacale.

Le plus souvent en effet, on est étrangement frappé par l'apparence lucide, sincère et désintéressée de l'accusateur, son air quasi-raisonné. Le crime rapporté paraît d'une vraisemblance hors de doute. La victime fait un récit des plus précis, détaillé à l'extrême, minutieusement descriptif, presque invariable. Toujours, il s'agit d'une affaire dramatique, entourée d'un certain degré de mystère. La malignité apparaît plus ou moins évidente et ce sera le rôle du médecin expert de dépister la constitution morbide de l'accusateur.

Il est à remarquer que le viol est, pour les mythomanes, « le crime de choix » (Garnier). Cet auteur en a donné les raisons. Pour lui, le viol plaît aux mythomanes par son caractère particulièrement odieux, par ce fait qu'il attire inévitablement la sympathie pour la victime, qu'il éveille une très grande curiosité et un intérêt énorme dans l'entourage. Heureuse d'être plainte, la victime est flattée d'être remarquée. La vanité l'emporte sur la pudeur.

Il resterait enfin à étudier les rapports qui existent entre la mythomanie et le pithiatisme. Tous deux ont un caractère commun : la simulation, et c'est pour cette

raison qu'on les a si souvent confondus. Au premier abord, il semble que la distinction soit facile à établir. Le pithiatique est inconscient, le mythomane est conscient. Mais cette distinction, vraie au début de l'évolution de la constitution morbide et dans les cas purs, ne tarde pas à s'évanouir. Consciente au début, la mythomanie ne tarde pas à devenir inconsciente. De plus, la coexistence si fréquente chez de tels malades d'accidents pithiatiques et mythomaniacques contribue à rendre la question encore plus complexe. Un fait reste cependant acquis. Chez le pithiatique, le fait simulé appartient le plus souvent à l'ordre pathologique. Chez le mythomane, le fait simulé est d'ordre beaucoup plus général; il s'objective plutôt par le langage, sous forme d'une fable plus ou moins compliquée.

Telle est, rapidement esquissée, une étude d'ensemble de la mythomanie. Dans le chapitre suivant, nous en montrerons l'intérêt médico-légal.

CHAPITRE IV

LES MYTHOMANES DEVANT LA JUSTICE

Nous avons étudié dans le précédent chapitre les caractères du roman mythomane et les divers procédés ingénieux que tout mythomane — surtout le mythomane malin — peut imaginer. Ces faits ont une gravité sociale extrêmement importante et un intérêt médico-légal de tout premier ordre.

Que se passe-t-il en effet lorsque la justice a la connaissance d'une hétéro-accusation? Inévitablement, une enquête est ouverte contre le prétendu auteur de l'attentat, enquête souvent longue et pénible. De plus, nous avons vu que le mythomane a un débit très assuré, presque invariable. Avec ténacité, il affirme ses paroles, qu'il redit toujours avec une assurance aussi parfaite. Par son apparence de sincérité absolue, de désintéressement, le mythomane réussit à capter la confiance de son entourage qui se persuade bien vite de la véracité des paroles de la victime. Par une sorte d'hétéro-suggestion, le mythomane devient de plus en plus persuadé de l'authenticité de ses paroles et de ses récits. Il se grise lui-même du succès qu'il a obtenu

à si bon compte, et par le fait même il en arrive à affirmer ses paroles d'une façon plus décisive encore. C'est par ce processus que les juges semblent se trouver devant une accusation qui paraît des plus vraisemblables et des plus sincères. Inévitablement, la victime choisie par le mythomane est arrêtée et quelquefois condamnée, tel que le fut La Roncière, selon la qualité du délit qu'on lui attribue.

Quelles conséquences peut-on en tirer ? Il en est une qui s'impose tout d'abord.

Nous avons montré dans le précédent chapitre que la mythomanie était physiologique, normale chez le jeune enfant. Aussi est-il élémentaire de conclure que le témoignage de l'enfant ne devra avoir en justice aucune espèce de valeur.

Les adultes eux-mêmes ne sont pas tous dignes de foi. A ce propos, il est intéressant de rappeler l'étude expérimentale qu'a faite Stern (de Berlin) sur la fidélité du témoignage. Cet auteur est arrivé à cette conclusion que l'exactitude du souvenir est un fait assez peu fréquent. Sous le sceau du serment et d'après Stern, 11 % seulement des sujets disent l'exacte vérité et dans ce chiffre la proportion des hommes est de beaucoup supérieure à celle des femmes.

Quoiqu'il en soit, il est de toute importance que les juges et les magistrats connaissent l'existence de la mythomanie. C'est une raison impérieuse pour eux de savoir penser à cette constitution morbide pour pouvoir être capables de s'arrêter à temps et de s'adresser au médecin-expert qui examinera le sujet.

Il faut de toute nécessité qu'en présence d'accusations criminelles émanées de certains sujets et dénonçants certains attentats — en particulier les attentats à la pudeur et les tentatives de viol — les magistrats sachent se rappeler l'existence de cette psychose. Dans ces conditions, ils devraient toujours « soupçonner le danger et donner la parole à l'expert » (Garnier).

Ce sera, à ce moment, le rôle du médecin-expert de dépister la constitution mythomaniacale de l'accusateur et de changer tout le cours de l'affaire. Il montrera de plus, qu'il ne faut voir en ces mythomanes que des malades à isoler pour prévenir d'autres incartades de leur part et non pas des coupables à châtier.

CONCLUSIONS

I. — L'affaire La Roncière Le Nourrit — pseudo-tentative de viol et lettres anonymes — qui aboutit à la condamnation de La Roncière doit être rattachée, quant aux bases de l'accusation, à une tendance mythomane chez Marie de Morell, l'accusatrice.

L'étude détaillée des lettres anonymes ainsi que du récit de la tentative de viol que Marie de Morell a fait à la justice, l'examen des rapports médicaux qui démontrent chez la jeune fille l'existence d'accidents pithiatiques nets, nous permettent en effet de conclure au diagnostic psychiatrique de mythomanie vaniteuse et maligne.

II. — La mythomanie est une tendance normale chez l'enfant; elle ne devient pathologique chez lui que par la persistance et son association à d'autres tendances vicieuses.

Chez l'adulte, elle est fréquente, surtout chez la femme jeune, à hérédité similaire. Elle se développe sur un fonds de vanité ou de malignité. Elle se traduit par l'altération de la vérité, la fabulation, et la simu-

lation. Elle aboutit à la création de récits mensongers et de scènes dramatiques.

Cliniquement, elle peut se présenter sous la forme vaniteuse ou sous la forme maligne. Souvent d'ailleurs, coexistence de ces deux formes chez le même malade.

III. — La mythomanie offre un immense intérêt médico-légal; et une gravité sociale considérable comme l'a montré l'affaire La Roncière. Il faut toujours se méfier du témoignage des enfants en justice. Il est nécessaire que les magistrats connaissent l'existence de la mythomanie et en cas de doute sur la véracité de certains hétéro-accusations émanées de sujets suspects, il importe que les juges fassent appel au médecin-expert pour examiner les sujets accusateurs.

Vu : Le Doyen *Vu . Le Président*

H. ROGER. BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- Achille-Delmas.** — Revue philosophique (mai-juin 1920).
- Arnoulin.** — L'affaire La Roncière. Paris 1899.
- Babinski.** — Définition de l'hystérie (*Compte rendu de la Société de neurologie*, novembre 1901).
- Badonnel et Néron.** — 4 cas de mythomanie chez des enfants anormaux (*Pratique médicale française*, mars 1928).
- Ballet (G.).** — Etat mental des hystériques dégénérés (*Archives de médecine*, 1888. *Revue de psychiatrie*, 1903. *Bulletin de la Société médico-psychologique*, 1903).
- Balthazard.** — Précis de médecine légale (1928).
- Bloq.** — L'état mental dans l'hystérie (*Gazette des hôpitaux*, Paris 1893).
- Brouardel.** — Nouveaux éléments de médecine légale, 1880.
- Causes célèbres** de tous les peuples, 143^e et 144^e livraisons.
- Chabrun.** — *Etat mental des hystériques*, Paris 1878
- Daumier.** — Charivari 1835 (*Observateur des Tribunaux*, 1835).
- Delayen.** — L'inavouable secret du lieutenant de La Roncière, Paris 1925.
- Delbruck.** — Die pathologische Lüge. Stuttgart 1903.
- Desjars.** — Les récits imaginaires chez les hystériques (*Thèse Paris*, 1899).
- Duprat.** — Le mensonge, 1903.
- Dupré.** — Les auto-accusateurs au point de vue médico-légal (rapport au Congrès de Grenoble, 1902). (*Bulletin de la Société de médecine légale*, février et juin 1903).

- La mythomanie : clinique des maladies mentales (Institut de médecine légale et de psychiatrie). (*Bulletin médical*, mars et avril 1903).
- Le vagabondage. Clinique des maladies mentales, (*Leçons faites à Sainte-Anne*).
- Nouvelle iconographie de la Salpêtrière et médecine légale des aliénés, 1906.
- Mythomanie infantile : un cas de fugue suivi de fabulation (*Encéphale*, 1909).
- Pathologie de l'imagination et de l'émotivité. (Posthume). Paris 1925.

Dupré et Logre. — Hystérie et mythomanie (*Revue neurologique*, Paris 1911, VI, 551-553).

Garnier. — Les hystériques accusatrices (*Bulletin de l'Académie de médecine*, juillet 1903. *Bulletin médical*, 8 juillet 1903).

Gazette des Tribunaux, juin-juillet 1835.

Gilles de la Tourette — Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie, Paris 1891.

Grasset. — Le spiritisme devant la Science, 1904.

Hoffmann. — Nouveaux éléments de médecine légale.

Jaccoliot. — La vérité sur Tahiti.

Janet. — Etat mental des hystériques.

Julienne Caffié. — Le procès du lieutenant de La Roncière (*Discours à la conférence des avocats*, 1922).

Kraepelin. — Lehrbuch der Psychiatrie, Leipzig 1904.

Kraft-Ebing. — Lehrbuch der Psychiatrie, 3^e Auflage. Stuttgart 1888.

Lasègue. — Les hystériques, leur perversité, leurs mensonges (*Annales médico-psychologiques*, 1881).

Laurent. — Etat mental des hystériques, d'après les théories psychologiques actuelles (*Archives cliniques de Bordeaux*, septembre 1881).

Legrand du Saulle. — Les hystériques. Etat physique et mental, 1883 (*Traité de médecine légale*, 1886).

- Manet.** — L'auto-hétéro-accusation chez les hystériques (Paris, *Thèse méd.*, 1903)
- Oudard.** — Le délire d'auto-accusation (*Thèse de Bordeaux* 1900).
- Pareau.** — Les dégénérés hystériques au point de vue médico-légal (*Thèse de Bordeaux*, 1899).
- Philippe (J.) et Boncour (Paul).** — Les anomalies mentales chez les hystériques. Paris 1905.
- Philippe (J.).** — Les petits vagabonds, Paris 1905)
- Régis.** — Discussion du rapport de M. Dupré, Congrès de Grenoble, 1902 (*Traité de psychiatrie*).
- Rousse.** — Discours et plaidoyers de Chaix d'Est-Ange. Tome II, Paris 1877.
- Talmeyr.** — La ténébreuse affaire de La Roncière.
- Thoinot.** — Les attentats aux mœurs, 1898.
- Trannoy.** — La mythomanie : Etude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides (*Thèse de Paris*, 1905-1906).
- Vallon.** — Annales d'hygiène publique et de médecine légale 1898 (*Rapport au Congrès de Marseille*, 1899).
- Vibert.** — Bulletin de la Société de médecine légale, 1893.

